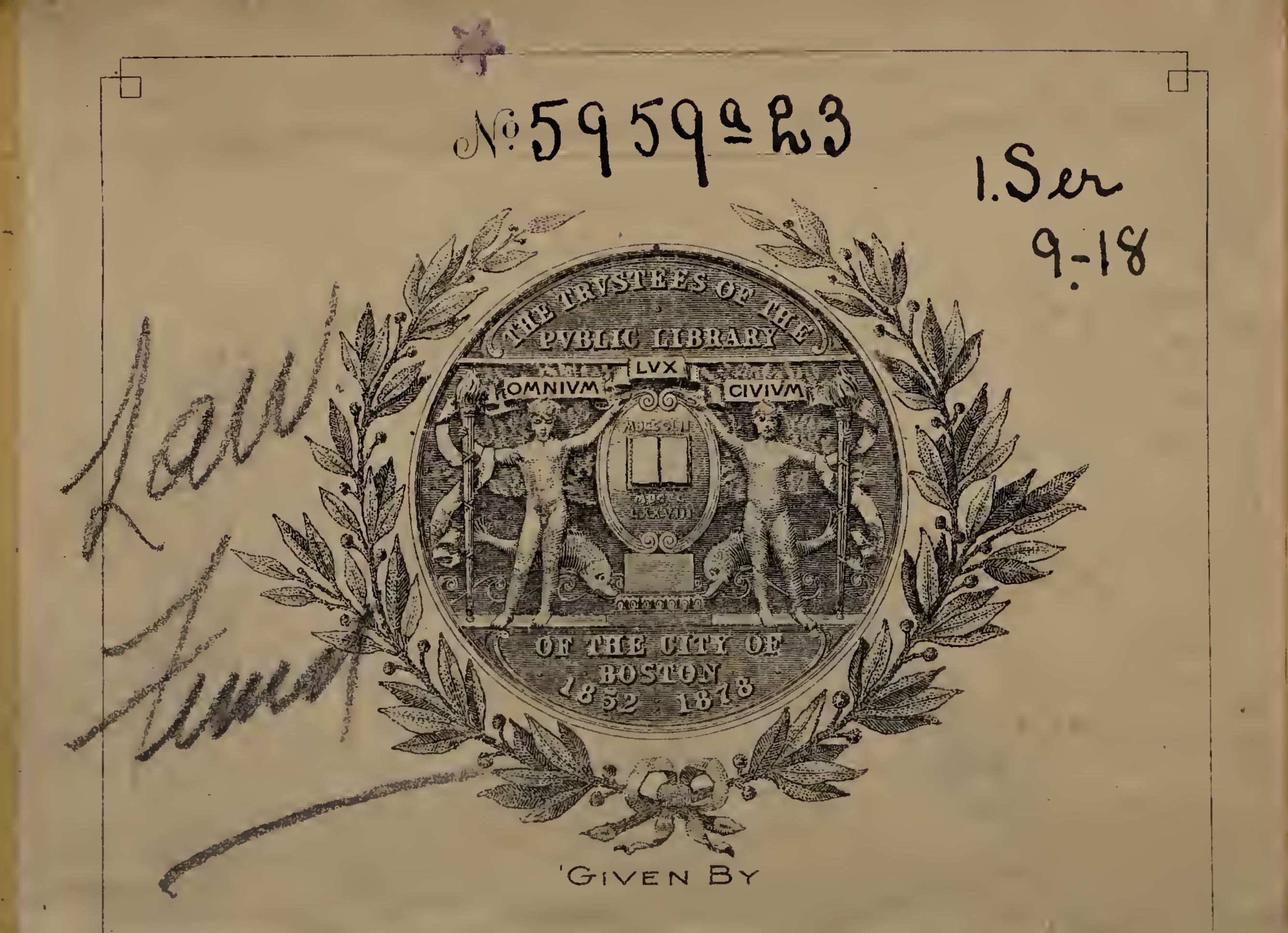
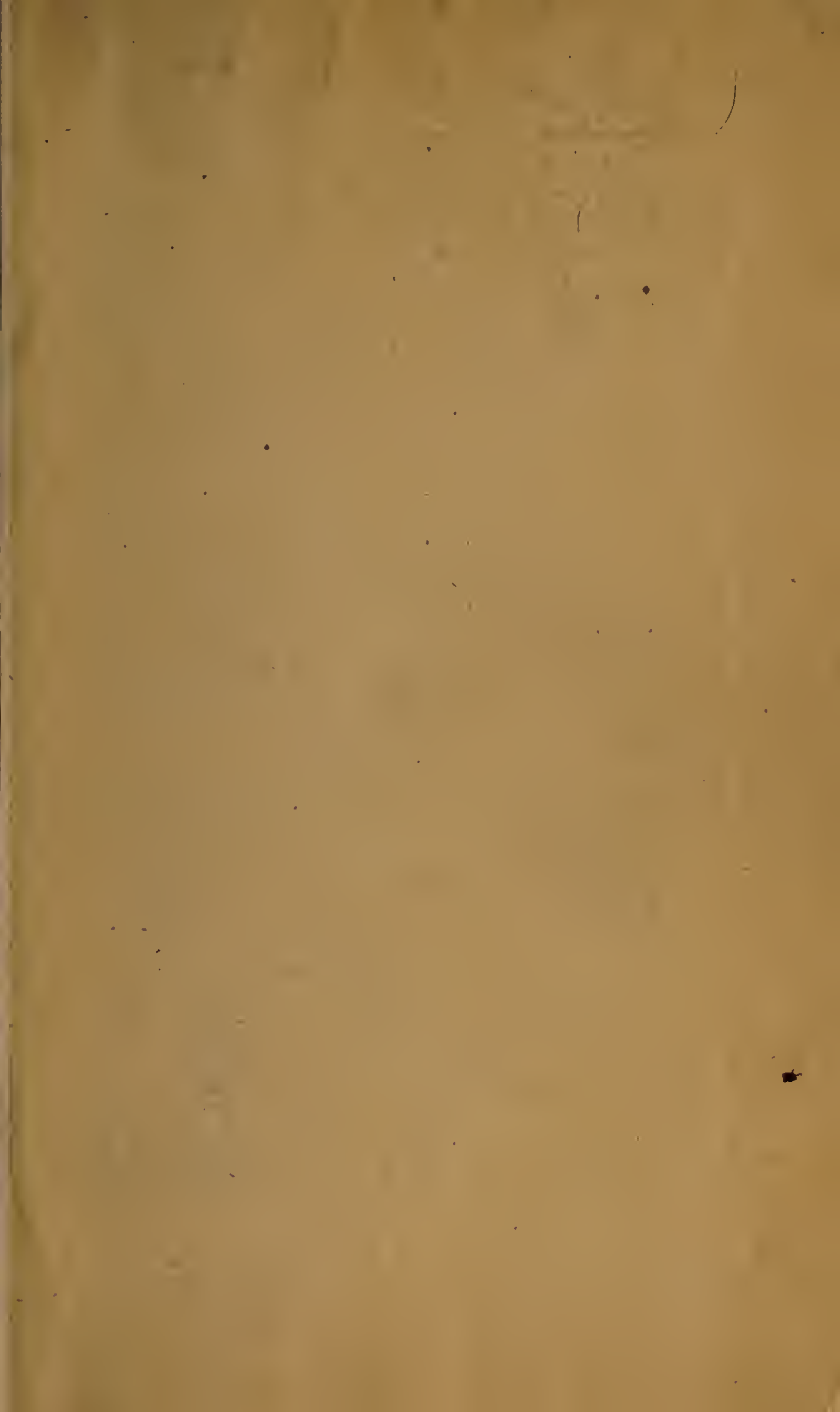



THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878
'GIVEN BY





CONFÉRENCE

DE

QUELQUES RÉCENTS TRAVAUX

SUR LA TACTIQUE.

Paris.—Imp. de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.



CONFÉRENCE

DE

QUELQUES RÉCENTS TRAVAUX
SUR LA TACTIQUE

PAR

M. CH. FAY

Chef d'Escadron d'État-major



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
Rue et Passage Dauphine, 30.

1869

CONFÉRENCE

DE

QUELQUES RÉCENTS TRAVAUX

SUR LA TACTIQUE.

A propos de la guerre d'Allemagne, on a beaucoup parlé de la tactique que les Prussiens auraient inaugurée en 1866, et dont un de leurs écrivains résume ainsi les règles principales : adoption de *l'ordre perpendiculaire* dans l'attaque, et d'un système *de combats locaux*, appropriés aux natures de terrain, et ne se reliant en aucune façon.

Il faudrait, d'après l'auteur, faire remonter les principes de cette tactique au grand Frédéric lui-même. Napoléon y aurait bien apporté quelques progrès, notamment par la création de masses concrètes, c'est-à-dire par l'organisation de divisions et de corps d'armée, composés de troupes de toutes armes, et pouvant se suffire à eux-mêmes; mais

il n'aurait pas su, paraît-il, en tirer tout le parti possible, « car il ne changea rien à la formation « adoptée précédemment pour l'infanterie, qui, « dans les armées françaises, continua à se former « sur deux lignes. » Après Iéna, les Prussiens se seraient beaucoup préoccupés de trouver les moyens d'approprier aux besoins des temps modernes la tactique des masses indépendantes, restée stationnaire depuis Frédéric ; ils auraient étudié sérieusement celle de nos armées de l'Empire, en auraient constaté les avantages, prétendant d'ailleurs qu'elle dérivait de leur propre tactique, et ils auraient su en tirer les véritables conséquences, qui seraient : « L'entretien du combat jusqu'au moment décisif « et l'utilisation du terrain comme accroissement « de moyens. » Ces conclusions, les armées napoléoniennes n'auraient pas su les tirer, car dans tous les combats livrés par elles, « ce sont, comme tou- « jours, les masses qu'on lance, en entier et à la « fois, et qui se battent jusqu'au moment où les « réserves sont appelées pour décider de la vic- « toire. »

Tel est le thème principal d'un article de la Revue militaire prussienne : « *Militärische Blätter* (1) », répondant à des observations (2) du colonel d'état-major français Ferri-Pisani sur la tactique prussienne dans la guerre de 1866. Nous allons le développer, dans la pensée qu'une étude de ce genre peut être non-seulement de quelque intérêt mais, aussi de quelque utilité après l'*Exposé*

---

(1) Novembre 1868.
(2) *Moniteur de l'armée* du 21 septembre 1868.

sommaire de la campagne, présenté dernièrement dans une de nos *Conférences régimentaires*. Nous joindrons à ce travail quelques réflexions prises dans une brochure (1) qui a paru à Berlin, au mois de novembre dernier et qui a produit une certaine sensation. L'auteur anonyme de cet écrit y signale avec vivacité les imperfections de la tactique prussienne, tout en soutenant d'ailleurs la théorie des combats locaux ; il déclare, en outre, que l'infanterie a seule complétement rempli son rôle pendant cette guerre, et que les autres armes, pour diverses raisons, n'ont pas efficacement concouru à l'action.

Sans méconnaître « l'esprit de critique profonde « et modérée de cette brochure », la Revue prussienne « *Militärische Blätter* » vient déjà d'y répondre (2), en ce qui concerne l'artillerie, dans un article assez animé. Nous en citerons quelque passages en terminant, afin de montrer qu'en fait d'organisation militaire, tout n'est pas aussi avancé au delà du Rhin qu'on le croit communément, et que, d'autre part, nos rivaux ne laissent pas de nous porter sur certains points une envie, pour nous fort honorable.

Il n'est pas besoin de dire, avant de commence l'examen de ces divers écrits, que nous ne leur donnons pas plus d'importance qu'ils n'en ont é

---

(1) *Taktische Rückblicke auf* 1866, traduit de l'allemand par M. le capitaine Furcy-Raynaud, sous le nom d'*Étude sur la Tactique*. Cet ouvrage et l'article précédent du *Militärische Blätter* ont été déjà cités dans la conférence du commandant Heintz.

(2) Numéro de février 1869. Réponse à la brochure *Taktische Rückblicke auf* 1866.

réalité; nous ne les prenons que comme texte, ou comme point de départ, afin d'en déduire quelques observations sur la tactique possible de nos jours.

L'article du colonel Ferri-Pisáni lui a été inspiré par la lecture du général de Moltke, et il y a rendu avec beaucoup de force et de netteté l'impression ressentie par chacun de nous, à savoir que :

Soit par préoccupation de rendre hommage, ou de faire plaisir à tous ceux qui ont combattu dans cette guerre, soit par suite de nouvelles combinaisons adoptées dans l'armée prussienne, ce récit de l'État-major prussien ne laisse pas une idée claire et définitive de l'ensemble des opérations; il s'éparpille avec les compagnies sur toutes les parties du terrain; « les ordres de bataille « s'y fractionnent; la continuité des lignes s'y « brise, au point que l'on ne conserve que des « traces peu apparentes des directions générales. » Aussi toutes ces actions prennent-elles ce caractère général du côté des Prussiens : « beaucoup « d'attaques partielles, exécutées par des batail- « lons, des demi-bataillons, des compagnies iso- « lées ou groupées deux à deux; peu d'unité ap- « parente entre leurs mouvements, quant au « temps et quant à l'espace; rarement l'exemple « d'une manœuvre embrassant plus de deux ba- « taillons. Puis, quand le plan de l'attaque se « dessine plus nettement, il repose la plupart du « temps sur la formation de plusieurs colonnes

« divergentes, isolées entre elles, partant de fort « loin, et marchant directement sur les différents « points des positions ennemies, sans passer par « aucun acte de concentration préalable » (1).

Cette façon de combattre ressemble beaucoup à celle que pratiquaient nos premières armées de la République, et que nous avons dû abandonner; mais nous ferons surtout remarquer ici que, par son adoption en Prusse, l'unité tactique, acceptée jusqu'à ce jour par toutes les armées européennes, c'est-à-dire le bataillon, disparaît devant la compagnie, qu'elle remplace: aussi l'auteur se demande-t-il si les Prussiens ont définitivement adopté cette nouvelle unité.

En second lieu, on est étonné, lorsqu'on suit avec attention la marche des fractions sur le champ de bataille, de voir des compagnies d'un même bataillon se diriger sur des points tout opposés de la ligne, ne conserver aucun lien entre elles, agir isolément, séparées par des compagnies appartenant à d'autres corps, ce qui paraît briser le bataillon, et laisser toute la direction aux capitaines de compagnies.

Il y a une troisième remarque à faire sur la composition hétérogène des avant-gardes, qui comprennent sans nécessité des éléments presque étrangers les uns aux autres. On les forme, en effet, très-souvent avec trois ou quatre bataillons de régiments différents, parfois avec les bataillons de fusiliers de chaque corps, et on les place sous les ordres d'un chef improvisé, pour ainsi dire, puisqu'il ne les commande pas en temps de paix. Ne paraîtrait-il pas plus simple de prendre une brigade

(1) Passage déjà cité dans la 6e conférence régimentaire.

toute faite, telle qu'elle est constituée dans la garnison ?

De plus, cette avant-garde n'agit point comme les nôtres : « Chez nous, dit le colonel Ferri-« Pisani, l'avant-garde, généralement composée de « troupes de toutes armes, dès qu'elle tombe sur « les avant-postes de l'ennemi, les attaque, les « replie, les pousse le plus loin possible, puis « s'arrête et prend position pour couvrir la recon-« naissance que le commandant en chef exécute, « ou fait exécuter avant d'engager le combat. Au « moment où l'action commence, la mission de « l'avant-garde est terminée », et, généralement, les divers détachements qui la composent, aussitôt que la colonne principale a pris ses dispositions de combat, rejoignent leur corps, et l'on rentre ainsi en toute hâte dans la règle de l'unité du commandement. Dans l'armée prussienne, au contraire, cette troupe, composée le plus souvent des éléments multiples dont nous avons parlé, est le premier noyau du combat ; elle engage l'action, la décide parfois, et tout ce qui la suit dans l'ordre de bataille ne fait que la soutenir.

L'article du « *Militärische Blätter* », que j'ai indiqué tout à l'heure, répond assez durement aux deux premiers points : que la compagnie est employée isolément chez les Prussiens, parce que leurs capitaines sont des chefs expérimentés, instruits, habitués à une grande responsabilité et à une initiative que les nôtres ne pourraient jamais prendre ou justifier ; « ce qui, dit l'auteur, rend « les Français incapables d'adopter la tactique « prussienne quand même ils le voudraient. En « effet, cette tactique exige une éducation scien-

« tifique préalable, tant générale que militaire,
« qui familiarise les officiers avec les grandes si-
« tuations de la guerre, et qui, par suite, leur
« donne une décision prompte, instantanée, qua-
« lités impossibles à espérer d'un corps d'officiers
« subalternes, dont la masse (1) sort des sous-of-
« ficiers. Un bon *sabreur* et un bon instructeur
« ne sont pas précisément capables de mener con-
« venablement au combat une colonne de com-
« pagnie prussienne, même en le supposant doué
« d'une grande intelligence naturelle et bien au cou-
« rant du service. » Après ce parallèle peu flatteur
pour l'armée française, l'auteur veut bien accorder
« qu'il arrive parfois, comme conséquence de fait,
« mais non d'intention, de la tactique prussienne,
« *que les commandants de compagnie ne peuvent*
« *pas tenir en main leurs troupes*; que celles-ci leur
« échappent »; mais il ajoute pour compléter
l'éloge des capitaines de l'armée prussienne : « que
« cette circonstance fortuite présente bien moins
« d'inconvénient dans cette armée que dans toute
« autre, parce que les commandants des com-
« pagnies y sont exercés et habitués à prendre
« part au combat de leur chef et sans ordres, dès
« qu'ils arrivent sur le théâtre de la lutte. Nous
« irons plus loin, ajoute-t-il, et nous soutien-
« drons que *cette faculté de savoir résoudre une*
« *bataille en petits combats partiels et locaux*

(1) *La masse*, c'est beaucoup dire. Mais qu'importe ce jugement? Nous croyons précisément que la force de notre armée tient, en partie, à cet heureux mélange d'officiers sortis, les uns des écoles, les autres de la troupe; ils se soutiennent et se complètent par leurs connaissances et par leurs qualités diverses.

« nous a donné une réelle supériorité dans les
« derniers temps. »

Ne nous arrêtons pas à cette dernière assertion, si contestable qu'elle puisse être ; mais que pense-t-on chez nous de l'espèce de reproche que l'on vient nous faire, de ne pas aimer assez l'éparpillement, c'est-à-dire la confusion, presque le désordre? de ne pas savoir, en apparaissant sur un champ de bataille, courir sus à l'ennemi sans attendre d'ordres, et nous engager avec cette précipitation téméraire, dont les Prussiens semblent se targuer aujourd'hui? N'est-il pas étrange de voir le critique prussien parer les siens, je ne dirai pas de quelques-unes de nos qualités militaires, mais plutôt de quelques-uns des défauts que le prince Frédéric-Charles nous a reprochés dans une brochure célèbre (1), non sans quelque justice, et dont nous cherchons à nous corriger depuis que la puissance de l'armement est devenue si grande? En effet, cet écrit ne recommandait-il pas aux officiers prussiens de supporter, de laisser passer notre premier élan, notre première fougue, afin de mieux nous réduire ensuite? Enfin, si les Prussiens l'ont emporté dans la plupart des rencontres de cette campagne malgré leur éparpillement, n'ont-ils pas dû, par contre, leurs échecs de Langensalza et de Trautenau à cette dissémination outrée de leurs forces sur une première ligne mince, à ces actions isolées, que ne soutenaient pas de suffisantes réserves? Nous le prouverons tout à l'heure; mais nous ferons remarquer, en attendant, que l'admirateur passionné du système de combats locaux et indépendants en convient

(1) *De la manière de combattre des Français.*

lui-même lorsqu'il ajoute : « *Nous devons avouer* « *que ce grand fractionnement des forces*, quand « les circonstances deviennent défavorables, et « qu'il n'y a plus de réserves sous la protection « desquelles on puisse se rallier, *peut avoir les* « *conséquences les plus fâcheuses.* »

La Revue prussienne eût pu répondre plus nettement et plus simplement, ce nous semble : oui, la compagnie est devenue pour nous l'unité tactique ; le bataillon de 1,000 hommes est trop fort pour être placé sous le feu meurtrier des armes à tir rapide qui oblige à fractionner le plus possible les masses engagées. Or, ce fractionnement nous pouvons le pousser sans danger chez nous jusqu'à la compagnie ; car elle compte 250 hommes, correspond à un de vos demi-bataillons de guerre, et peut en tenir lieu ; puis, elle a l'avantage d'être commandée par un officier monté, c'est-à-dire par un vrai chef de bataillon qui arrive difficilement à ce grade, fort important chez nous, et qui, assisté d'ailleurs de quatre officiers, peut, par son instruction acquise pendant la paix, par son expérience, par son ardeur encore jeune, diriger isolément et à merveille la troupe qui lui est confiée.

Quant à nous, il est certain que, pour diverses raisons, nous ne pouvons suivre les Prussiens dans ce changement de l'unité tactique. Notre compagnie est trop faible, et notre division, qui correspond à la compagnie prussienne, n'a pas d'unité, puisqu'elle compte deux capitaines. Tout au plus, pour mettre le moins d'hommes possible sous le feu, pourrions-nous adopter le demi-bataillon, fort employé par le général Steinmetz, à la condition toutefois de faire soutenir ces deux fractions l'une par l'autre, et non de les diviser sur le champ de bataille, ce qui n'offre, ce nous semble, aucun

avantage, le bataillon devant toujours rester dans la main de son chef.

La Revue ne répond pas à la troisième observation sur la composition mêlée des avant-gardes. C'est qu'elle n'a rien à répondre, en effet, sur un procédé qui ne peut être que vicieux. Voici deux exemples de la composition de ces avant-gardes : *à Soor*, le colonel de Kessel, qui précède la 1re division de la Garde, est le chef du 1er régiment de la Garde à pied ; il a sous ses ordres les troisièmes bataillons (1) des quatre régiments de la division, une compagnie de chasseurs, un escadron de hussards, une batterie, deux compagnies de pionniers, une ambulance. *A Münchengrätz*, le général commandant la 31e brigade (16e division) commande l'avant-garde de l'armée de l'Elbe; l'infanterie est sous les ordres du colonel du 28e (30e brigade, 15e division); elle comprend le bataillon de fusiliers de ce colonel, les trois bataillons du 40e régiment (29e brigade, 15e division); le 2e bataillon du 33e fusiliers (brigade de fusiliers,

---

(1) On sait que l'on compte dans l'infanterie prussienne des régiments d'infanterie (huit en général par corps), des régiments de fusiliers (un par corps) et des bataillons de chasseurs (un également par corps); les fusiliers et les chasseurs ont la buffleterie noire. Les chasseurs sont armés de la carabine à aiguille, modèle 1865, avec sabre-baïonnette à poignée en corne de cerf; les régiments de fusiliers ont le fusil modèle 1860 et 1862, plus court que le modèle 1841, avec sabre-baïonnette et canon en acier fondu bruni; les régiments ordinaires ont l'ancien modèle 1841 et les buffleteries blanches, sauf le 3e bataillon, dit de fusiliers, qui a le même armement, mais les buffleteries noires. Ce sont de vieilles distinctions qui n'ont plus leur raison d'être, pas plus que la dénomination de grenadiers affectée à certains corps.

16e division) ; les fusiliers du 69e (31e brigade, 16e division) ; un bataillon de chasseurs, un régiment de hussards, douze pièces, enfin un détachement de pionniers et d'infirmiers. Derrière cette avant-garde de l'armée de l'Elbe, formée de troupes des 15e et 16e divisions, et qui est une vraie colonne d'attaque, s'avance la 14e division, divisée elle-même en avant-garde, centre, réserve, et composée d'une façon plus régulière. Je ne multiplierai pas ces exemples, que chacun peut trouver d'ailleurs dans les suppléments de l'ouvrage du général de Moltke ; ils suffisent pour donner une idée de la composition par trop singulière des avant-gardes prussiennes.

Toutefois, il est juste de dire que cette manière de faire n'a été que l'exception, parce que, en effet, elle ne saurait avoir de raison d'être, et qu'on chercherait vainement quel avantage pourrait en résulter. A quoi bon établir pendant la paix une organisation en corps d'armée pour la détruire au jour de l'action, à moins que les Prussiens n'aient cherché, par ce moyen, à remédier aux inconvénients de leur mode de recrutement (1), en répartissant les chances de gloire, mais surtout de pertes, dans les divers corps ?

Enfin, voici la quatrième question, sur laquelle la Revue s'étend longuement et développe des théories fort contestables sur *l'ordre parallèle* qu'elle nous attribue, et sur *l'ordre perpendiculaire* que la Prusse aurait adopté. C'est pour nous

---

(1) Chaque régiment prussien, on le sait, se recrute toujours dans la même circonscription territoriale ; il en résulte qu'une affaire sanglante, pour un corps, pèse douloureusement sur une seule et même contrée.

un sujet d'étonnement de nous voir déclarer partisans inflexibles de l'ordre rigide sur deux lignes parallèles, bien continues; il est vrai qu'à la bataille de l'Alma, on s'est avancé à peu près dans cet ordre ; mais on ne peut oublier cependant qu'à l'aile droite, la division Bosquet était dans l'ordre perpendiculaire tant préconisé par les Prussiens : la brigade Bouat à droite, passant à la barre, la brigade d'Autemarre, à gauche, au gué d'Almatamak, s'avançaient dans l'ordre profond, qui sera toujours nécessaire dans les passages de défilés. Arrivées sur la hauteur, ces deux brigades, chargées de faire une diversion, et non de prononcer une attaque, se déployèrent comme le firent à Langensalza, à Trautenau, à Nachod, les colonnes prussiennes débouchant sur le champ de bataille ; et, en vérité, il est fort difficile de démêler, dans ces diverses occasions, les mérites de l'ordre parallèle ou de l'ordre perpendiculaire, et de dire si les commandants d'armées ont voulu se conformer à l'un ou à l'autre. Ce qui est certain, c'est que chacun de ces chefs débouche du défilé comme il le peut, tient tête à l'ennemi, toujours comme il le peut, avec ses premières colonnes, et se cramponne sur le terrain pour donner le temps aux réserves d'accourir. C'est, de plus, nous faire beaucoup d'honneur que de nous croire attachés à un mode invariable de combattre ; la vérité est que nous n'en avons aucun de bien fixe ; que, du moins, nous serions fort embarrassés de le définir ; car, de fait, nous nous bornons, sans parti pris, à faire de notre mieux, selon les circonstances et le terrain. Il est vrai que l'auteur de la *Revue* nous refuse cette faculté : « Les accidents de terrain, dit-il, ayant « toujours passé et passant encore aux yeux des « Français pour des obstacles à leurs mouvements.»

« Chez les Prussiens, ajoute-t-il en dévelop-
« pant sa théorie, c'est tout le contraire. On a
« cessé de considérer l'armée comme un tout in-
« divisible, qui doit s'avancer au combat dans
« son ensemble ; chaque espèce de combat (bataille
« ou escarmouche) y est divisée en trois parties.
« On engage l'affaire ; on la soutient et on la dé-
« veloppe ; enfin on décide de la victoire. De là
« découle naturellement le démembrement de
« toute masse ou armée en *avant-garde*, *gros* et
« *réserve*. Les accidents de terrain sont utilisés
« sérieusement et avec intention, comme points
« d'appui pendant la marche du combat. Il s'en-
« suit que nous nous formons toujours en profon-
« deur, et que nous n'engageons jamais à la fois
« plus de troupes qu'il n'en faut pour atteindre le
« but proposé..... Notre brigade se met donc per-
« pendiculairement à la ligne de bataille, tandis
« que les Français n'admettent cette formation
« que pour la division, souvent même pour le
« corps d'armée seulement ; ils se forment sur
« deux lignes, dont la première est employée im-
« médiatement au combat des tirailleurs ; leurs
« réserves y sont formées de divisions à part ;
« chez nous, au contraire, la brigade y forme trois,
« très-fréquemment quatre lignes, se soutenant
« successivement, et dans la main du même chef. »

Encore une fois, c'est là une théorie qui peut se soutenir ; mais, sans la juger, nous voulons seulement faire remarquer qu'elle a été peu appliquée en 1866. Les suppléments du général de Moltke montrent bien, en effet, les colonnes de marche correctement divisées en avant-garde, gros et réserve ; toutefois il arrive bien souvent que la même brigade ne fournit pas ces trois éléments de combat. C'est ainsi, nous venons de le

voir, que l'avant-garde de l'armée de l'Elbe, à Münchengrâtz, était formée de sept bataillons appartenant à quatre brigades diverses ; qu'à Soor, le colonel de Kessel avait sous ses ordres environ quatre bataillons appartenant également à quatre brigades différentes. Où est donc, dans tout cela, la brigade formée en ordre perpendiculaire?

Voilà quant au point de départ ; mais dans le cas même où cet ordre en profondeur est réellement pratiqué pour la composition des colonnes, le voyons-nous se conserver dès que le combat s'engage ; et les divers éléments qu'il comprend vont-ils agir dans ce sens : engager l'action, la développer, la compléter, ce qu'après tout s'est toujours proposé une troupe assaillante dans tous les temps ? Je pourrais répondre par un mot emprunté à la brochure anonyme : c'est que « nulle part, « dans la campagne de 1866, il n'est question de « conserver l'ordre de bataille adopté à l'origine ».

Mais je préfère le prouver, en citant pour exemple l'engagement de Langensalza, que cet auteur cite lui-même comme une leçon dont l'armée prussienne doit profiter pour éviter les dangers de sa propre tactique.

Dans ce combat, le détachement du général de Flies fut formé à l'improviste, et il comprenait :

Avant-garde :	deux bataillons du régiment Saxe-Cobourg-Gotha, un escadron, huit pièces.
Gros : six bataillons sur deux lignes, un escadron, six pièces.	1re ligne : 1er et 2e bataillons du 25e ; le 2e bataillon du 22e landwehr. 2e ligne : les trois bataillons du 11e.

Réserve : quatre bataillons 3/4; un escadron, huit pièces.	1re ligne : le 3e bataillon du 37e landwehr ; le 3e du 32e landwehr, dont le 2e bataillon est au centre. 2e ligne : 1re, 2e et 3e compagnies du bataillon de remplacement du 71e ; 2e et 3e bataillons du 20e landwehr.

Total : douze bataillons 3/4, trois escadrons, vingt-deux pièces ; en tout, 8,150 fantassins et 225 cavaliers.

Voilà bien la division en trois groupes pour la marche ; mais dans l'action, on voit ces groupes, non pas faire des efforts successifs sur le même point, mais entrer en ligne, à mesure qu'ils arrivent, par un « en avant en bataille ». Ainsi, l'avant-garde se porte à gauche au nord de Langensalza ; le gros prononce l'attaque au centre, en face de Merxleben, dès qu'il peut arriver sur le terrain, et la réserve, accourant en dernier lieu, parce qu'elle est à la queue de la colonne, s'étend sur la droite de la ligne de combat. L'ordre perpendiculaire n'a rien à faire dans toute cette journée ; il a été adopté, c'est vrai, dans la marche, ainsi que nous l'aurions adopté nous-mêmes, en divisant nos forces en avant-garde, corps principal et arrière-garde ; mais, au moment de l'action, tout se passe dans le corps d'armée du général de Flies comme s'il se fût avancé dans la formation dite parallèle par la Revue prussienne, si bien que ce général, de tout ce qui devait composer sa réserve, ne conserva sous la main que trois compagnies du 11e de ligne. A Trautenau, à Nachod, ce sont mêmes efforts *successifs* au débouché des défilés, mêmes manœuvres du gros et de la réserve, pour s'étendre

à droite et à gauche de l'avant-garde, mais non pas pour soutenir son effort en profondeur.

De plus, si nous suivons la marche des diverses fractions sur le théâtre du combat, nous pouvons constater l'éparpillement des forces déjà signalé plus haut. Ainsi, à Langensalza, *sur les quatre compagnies du bataillon de remplacement du* 71e, la 1re et la 3e vont à droite sur l'Ebersberg, la 2e au centre, vers le bois des Bains, la 4e aux bagages. *Sur les huit compagnies du régiment de Saxe-Cobourg-Gotha,* quatre occupent au centre la colline des Juifs, les quatre autres s'établissent au nord de la ville. Bientôt, deux de ces dernières, les 6e et 7e, se dirigent à l'extrême gauche du champ de bataille sur Thamsbrück, avec une compagnie du 11e de ligne, qui arrive là on ne sait pourquoi ; la 3e compagnie de Gotha quitte seule, un peu plus tard, la colline des Juifs pour se porter sur Merxleben avec le centre ; enfin, la 8e, au moment de la retraite, marche vers le cimetière, avec deux compagnies du 11e régiment.

La marche des autres corps présente le même tableau, c'est-à-dire une grande dissémination sur le champ de bataille de toutes les fractions qui les composent, et nous sommes dès lors en droit de nous demander la raison d'un tel désordre et les suites qu'il peut avoir en cas de revers. On peut s'en rendre compte par les combats de Langensalza et de Trautenau. Dans ce dernier, le désarroi est tel que le général de Bonin est obligé de battre en retraite jusqu'au bivouac qu'il avait quitté la matin, et qu'il n'en sort même pas le lendemain 28 juin, pour aider la Garde à le dégager. Quant à Langensalza, écoutons le général de Moltke : « Les réserves et la plus grande partie « des tirailleurs réussirent, à droite, à former

« deux colonnes, tout en marchant en retraite;
« ces deux colonnes se dirigèrent sur la ferme de
« Siechen, où elles rallièrent encore en passant
« quelques détachements isolés. La colonne de
« l'Ouest, commandée par le capitaine de Rosen-
« berg du 11e régiment, se composait de la 3e com-
« pagnie de ce corps, de ce qui restait des 9e et
« 12e compagnies du 3e bataillon de landwehr,
« n° 20, et des débris de divers corps de troupes.
« La 2e colonne, commandée par le lieutenant-
« colonel des Barres, se composait de la plus
« grande partie du 1er bataillon du 11e, de ce qui
« restait des 10e et 11e compagnies du 3e bataillon
« du 20e de landwehr, et d'hommes isolés de
« divers corps. »

Assurément, dans toutes les guerres, les retraites amènent de semblables mélanges; mais il nous semble que le système prussien les multiplie à plaisir, sans nécessité, et que ce système peut exposer ses partisans à de graves périls.

Je ne dirai rien de Münchengratz, où l'armée de l'Elbe engagea l'action sans lien avec les 7e et 8e divisions de la 1re armée; de Gitschin, où les 3e et 5e divisions, séparées par une forte hauteur, crurent combattre séparément; de Kœniggrâtz, où le général Herwarth, s'avançant de la Bistritz à une grande distance du prince Frédéric Charles, mit plus de huit heures à franchir la rivière avec ses trois divisions sur un seul pont, et livra le combat de Problus à plus de cinq kilomètres de la 1re armée sans se rattacher à elle. Les mêmes observations peuvent être faites quant à la 2e armée, dont les trois têtes de colonne à Horenowes, Racitz et Trotina étaient fort éloignées l'une de l'autre; je ne parlerai pas davantage du général Fransecky, qui combattit glorieusement, mais seul dans le

bois de Benatek, entre les 1re et 2e armées. Tout cela formait une série de colonnes d'attaque isolées, qui, selon l'observation du colonel fédéral Lecomte, « marchèrent, chacune de leur côté, « vers l'ennemi aussi vite et aussi loin qu'elles le « purent, et finirent par s'unir tant bien que mal « sur le champ de bataille même, dirigées les unes « sur les autres par le bruit et par la fumée de « l'artillerie de Lipa. (1)

On pourrait multiplier ces citations ; il sera plus profitable pour chacun de faire cette étude à loisir, le crayon à la main et les yeux sur une carte : on se convaincra vite des dangers de cette tactique, si elle était appliquée d'une manière trop absolue, et l'on en reviendra, nous le croyons, à l'avis de l'auteur de la brochure, dont il nous reste à dire quelques mots.

Il est assez intéressant, en effet, après avoir indiqué la théorie de l'article de la Revue, de voir ce que l'auteur de l'*Etude sur la tactique* pense du mode de combattre les Prussiens dans la campagne de 1866 :

« Lorsqu'on étudie les combats de cette guerre, « dit-il, dans le but d'y trouver un caractère com- « mun à tous, on est tout d'abord frappé d'un « phénomène à peu près général : c'est que la li- « gne de bataille a une énorme étendue, tandis « que sa profondeur est très-faible. De deux choses « l'une : ou bien l'armée entière s'est déployée « de manière à ne plus former qu'une seule ligne

---

(1) *Guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche*, etc.

« mince et longue, ou bien elle s'est divisée en
« portions séparées et isolées, qui combattent cha-
« cune pour son propre compte. Partout on re-
« connaît une tendance à étendre au loin les ailes
« pour tourner l'ennemi ; nulle part il n'est ques-
« tion de conserver l'ordre de bataille adopté à
« l'origine. Les divers corps de troupes se mêlent
« ou se confondent, tantôt pendant le combat,
« tantôt avant même qu'il commence, et les divers
« détachements sont formés d'après les principes
« les plus différents. Pendant le combat, on em-
« ploie à peu près exclusivement les colonnes de
« compagnies, parfois la formation en demi-batail-
« lon. La tactique de ces colonnes de compagnies
« consiste à se faire précéder de nombreux tirail-
« leurs auxquels les réserves viennent peu à peu
« se joindre. *Sur la première ligne, la manière*
« *dont on combat ressemble beaucoup aux charges*
« *de hordes de cavalerie irrégulière* ; chaque chef
« communique son impulsion à tout ce qui se
« trouve sous sa main. *La deuxième ligne*, qui au
« commencement est restée en arrière, *s'efforce*
« *d'arriver aussi vite que possible en première*
« *ligne, d'abord pour prendre part à la lutte,*
« *et, en second lieu, parce qu'une grande partie*
« *des balles et des boulets destinés à la première*
« *ligne passent par-dessus sa tête, et viennent*
« *tomber au milieu de la deuxième*. Celle-ci, for-
« mée en colonnes serrées, ne peut pas aussi faci-
« lement que la première s'abriter à la faveur des
« plis du terrain. Il faut qu'elle attende sous une
« pluie de projectiles : de là une excitation fié-
« vreuse à laquelle rien ne vient faire diversion,
« car elle ne peut pas prendre une part active à
« la lutte. Quoi d'étonnant, par conséquent, à ce
« que tous, officiers et soldats, saisissent avec bon-

« heur la première occasion qui se présente à eux
« de marcher en avant et de se porter en première
« ligne? Les divers corps s'y introduisent là où
« ils trouvent de la place. Ils se portent de pré-
« férence aux ailes, parce que c'est là qu'il est
« toujours le plus facile de marcher en avant. Il
« n'est pas rare qu'il ne reste point de réserve, ou
« que ce qu'il en reste soit trop faible pour
« remplir son véritable objet. La réserve et la
« deuxième ligne arrivent donc bientôt en pre-
« mière ligne; l'ordre de bataille primitif est
« rompu, et rien alors ne peut assurer qu'une
« compagnie combatte avec les tirailleurs qu'elle a
« déployés en avant d'elle, que les compagnies
« d'un même bataillon et que les bataillons d'un
« même régiment puissent demeurer réunis. » (1)

Ainsi donc, ce fait que nous avions relevé est constaté par un auteur prussien; une première ligne dont les charges ressemblent à celles d'une cavalerie irrégulière, où chaque chef entraîne ce qui se trouve sous sa main; en second lieu, la disparition des réserves et l'extension de la première ligne de bataille principalement sur les ailes. Il faut avouer que ce dernier fait ne s'explique guère par l'impatience de la deuxième ligne à supporter le feu sans combattre; et d'ailleurs comment cette impatience ne se produirait-elle que dans l'armée prussienne? De tous temps, les réserves n'ont-elles pas frémi sous ce feu, et, dans cette guerre notamment, les Autrichiens n'étaient-ils pas soumis aux mêmes épreuves? Cependant on ne les voit pas se répandre et s'éparpiller à la façon pru-

(1) Ce passage est cité dans la 6e conférence régimentaire.

sienne en première ligne. Il faut donc chercher une autre raison de cette méthode singulière.

Cette raison, l'auteur nous la donne, en disant que « avant tout, *il faut produire immédiate-« ment le plus grand effet possible avec une « arme dont on est sûr*. Pourquoi perdre du « temps? Il faut frapper immédiatement un coup « de toute la force qu'on possède. Tout le monde « se déploie alors en tirailleurs, parce que c'est le « moyen le plus certain d'utiliser ses armes sur une « plus grande échelle; souvent même, des com-« pagnies que l'on représente dans les rapports « comme des troupes rangées en bon ordre, et « exécutant à commandement des feux d'ensemble « très-efficaces, ne sont pas en réalité autre chose « que des masses de tirailleurs agglomérés, en-« tassés sur plus de dix rangs, qui tirent à vo-« lonté dans toutes les positions possibles, et non « pas au commandement de leur chef, mais sui-« vant les besoins; en effet, si le chef faisait un « commandement, il serait habituellement le seul « à pouvoir l'entendre, grâce au bruit étourdis-« sant produit par la canonnade et la fusillade. » Puis, ajoute-t-il : « Dans cette irrégularité appa-« rente qui se rencontre partout, dans ces lignes « longues et minces, dans cette méthode qui ré-« duit le combat à un ensemble de luttes indivi-« duelles, il ne faut pas voir de faute, mais bien « des phénomènes nouveaux, résultant de faits « nouveaux. »

Il faut en convenir, cette dernière raison est meilleure ; on veut produire le plus d'effet possible par le feu ; on se porte alors en tirailleurs et l'on fait usage du tir individuel, car ce sont là, dit l'auteur, les conséquences de l'adoption d'une arme se chargeant par la culasse; toutefois ces

conséquences, du moins en ce qui concerne les tirailleurs, sont fort vieilles, croyons-nous, et n'est-il pas étrange de voir préconiser comme une nouveauté, comme une invention prussienne et comme une conséquence du tir rapide, l'emploi des tirailleurs, auquel nous devons nos succès, dans les guerres de la Révolution, contre les élèves du grand Frédéric [illegible] que nous avons non-seulement maintenu, mais développé dans nos dernières campagnes, bien que nous n'eussions pas alors de fusils-Chassepot?

Quoi qu'il en soit, l'auteur conclut que ce développement extrême de la première ligne, ces combats individuels qui en sont la suite, ne sont que le résultat nécessaire d'une loi qu'il faut savoir reconnaître, et il nous donne de ce fait une dernière raison assez bizarre, à savoir : *que les officiers montés, étant obligés de mettre pied à terre en première ligne, et ayant perdu l'habitude de courir aussi vite que leurs hommes,* ne trouvent qu'un moyen de se tirer d'affaire, c'est de déployer leur troupe en colonne de compagnies, et de se joindre à une compagnie; le colonel, le général en font autant : « forcés de renoncer à diriger « leurs troupes, ils prennent le commandement de « la première compagnie qu'ils aperçoivent, parce « qu'il leur faut faire quelque chose ; en un mot, « ils se font commandants de compagnies, *et en « somme, sur la première ligne, le combat n'est « pas autre chose que la lutte soutenue par un « certain nombre de commandants de compagnies « contre l'ennemi qui se trouve devant eux.* » En effet, c'était bien la pratique de l'armée prussienne en 1866, et l'auteur, pour la justifier, reprend ici l'argument déjà produit dans l'article de la Revue cité précédemment, à savoir que cette

manière de combattre, nécessaire selon lui, ne peut être employée que dans l'armée prussienne, où les capitaines sont jeunes, instruits, ambitieux, capables, et où le soldat paraît propre également à cette tactique. Puis l'auteur, après cette énumération des qualités de ces officiers et de leurs hommes, conclut ainsi : « Nous pouvons, « sans trop de risques, nous permettre de diviser « et d'entremêler encore plus nos compagnies, car « si le soldat a de l'attachement pour son officier, « il le rejoindra. » Il faut l'avouer, il y a là une théorie fort contestable. Que la force des choses entraîne parfois à ce pêle-mêle, et qu'on en puisse trouver de nombreux exemples dans les combats de tous les temps, j'en conviens ; que, particulièrement dans l'armée prussienne de 1866, cet éparpillement des forces fût inévitable, à cause de l'impatience des réserves sous le feu, et que d'ailleurs il augmentât la rapidité, et par conséquent l'effet du tir ; enfin que les officiers montés ne pussent, dès qu'ils avaient mis pied à terre, courir comme leurs hommes, j'en conviens encore ; mais que l'on érige ce désordre en principe, que l'on s'y encourage même au point de déclarer qu'on peut encore l'exagérer, c'est-à-dire que les compagnies peuvent être encore plus mêlées et confondues que dans la guerre d'Allemagne, en vérité, c'est vouloir trop prouver.

Du reste, il y a bien un revers à la médaille, et l'auteur nous le fait voir lui-même; il déclare d'abord que « le soldat allemand a besoin d'impulsion, et « même de la surveillance directe de son officier « pour que le germe des qualités qu'il possède « puisse se développer. » Aveu qui, soit dit en passant, atténue quelque peu les vifs éloges que nous avons vus plus haut à l'adresse du soldat

prussien; mais le principal inconvénient, ajoute l'auteur : « ressort surtout de ce que l'irrégula-
« rité de la première ligne, conséquence à la fois
« nécessaire et heureuse de la tactique même de
« l'armée prussienne, dont elle fait la force, ren-
« ferme aussi la cause de faiblesse la plus dange-
« reuse. Plus les diverses parties ont de tendance
« à se séparer pour engager des luttes indivi-
« duelles, plus il faut de fermeté de main pour
« coordonner l'ensemble : c'est un instrument
« dangereux, et dont il faut savoir se servir. »
Aussi conclut-il qu'à ces forces individuelles, qui tendent à s'écarter les unes des autres, il faut deux contre-poids, savoir : l'initiative des officiers supérieurs de la première ligne, et le commandant en chef avec une forte réserve sous la main.

« En effet, dit-il, ce qui constitue le plus grand
« danger pour la première ligne, c'est que si l'en-
« nemi concentre ses forces et les jette à l'im-
« proviste sur un point quelconque de cette
« ligne, il peut la rompre et culbuter des troupes
« qui combattent individuellement et au hasard.
« Trautenau et Langensalza sont là pour le prou-
« ver. A Trautenau, l'avant-garde du général de
« Bonin, forte de sept bataillons, s'engagea à l'aile
« droite, au sud et au sud-ouest de la ville; le centre,
« fort de huit bataillons, fut dirigé sur les montagnes
« qui dominent la ville à l'est. Il restait donc dix
« bataillons disponibles. Dès la première phase
« du combat, les troupes de l'avant-garde furent en-
« tremêlées et éparpillées; quant au centre, déployé
« sur une ligne de plus de 1500 mètres de long, il oc-
« cupait un terrain coupé; ses huit bataillons s'é-
« taient confondus à plusieurs reprises, et ils se
« trouvaient entre Hohenbrück et Alt Rognitz à
« 1500 mètres de la ville, séparés d'elle par des

« montagnes abruptes, d'un accès difficile, où elles
« pouvaient se trouver engagées sans qu'on s'en
« doutât dans Trautenau. Ils n'avaient avec eux
« ni cavalerie, ni artillerie. C'est sur cette ligne
« clair-semée que Gablenz, débouchant à l'ouest
« d'Alt-Rognitz à la tête de ses trois brigades,
« vint tomber, vers 4 heures 1/2, en même temps
« que la brigade Mondl reprenait l'offensive à
« gauche. Les huit bataillons furent repoussés
« sans peine vers Kriblitz, car ils en étaient à
« 2,000 mètres, et ils ne trouvèrent dans ce par-
« cours aucune troupe de soutien ; c'est vers la
« hauteur nord de Kriblitz seulement qu'ils furent
« recueillis par la réserve. »

Langensalza fournit le second exemple d'une ligne mince non soutenue par des réserves, et percée avec la plus grande facilité, dès que l'ennemi veut s'en donner la peine. Nous avons vu plus haut l'ordre de combat adopté par le général de Flies; l'avant-garde, le centre et la réserve engagés immédiatement en première ligne, et toutes les compagnies confondues. « On jetait
« sans nécessité, dit l'auteur, les compagnies l'une
« après l'autre dans le désordre de la lutte. Toutes
« les pièces de canon étaient également engagées;
« et quand les Hanovriens finirent par marcher
« avec leurs forces supérieures sur cette ligne
« sans consistance, il arriva ce qui devait arriver :
« elle fut rompue et ses débris furent culbutés.
« Il n'y avait pas de réserve. »

L'auteur indique ici le premier remède qu'il propose : il déclare qu'en première ligne les officiers supérieurs doivent parer au danger, en réunissant toutes les troupes des différents corps qu'ils ont sous la main, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas absolument indispensable comme tirail-

leurs ; et il ajoute : « Cela peut être difficile et « dangereux, si un seul officier est inférieur aux « autres, et c'est une nouvelle preuve des grands « avantages qu'offre un corps d'officiers prove- « nant de la même source. »

Mais est-ce un moyen nouveau, et peut-il toujours se pratiquer ? De tous temps, contre une attaque inopinée des réserves ennemies, il a été du devoir des chefs de rallier autour d'eux toutes les fractions éparses sur le champ de bataille, et de l'énergie seule de ces chefs dépend la réussite de cette mesure extrême de salut. Cette énergie, des officiers de tout pays et de toute origine l'ont possédée et la posséderont encore ; mais nous le répétons, c'est là un effort désespéré, ce n'est point une règle à poser pour faire contre-poids aux « causes « de faiblesse dangereuse » que présente la tactique prussienne.

Il n'en est pas de même du second remède ; mais il n'a rien de nouveau non plus, car il est de toutes les époques ; il est d'ailleurs indépendant des règles de tactique ; on charge du soin de l'appliquer le commandant en chef, qui doit, dit-on, avoir des réserves à opposer aux troupes fraîches de l'ennemi, en vertu du principe fort connu que celui qui a le dernier bataillon frais doit gagner la bataille. Par réserve, l'auteur entend avec raison des troupes bien disposées pour en remplir le rôle ; et il fait remarquer qu'il n'en était pas ainsi à Trautenau, « où la réserve comprenait cinq ba- « taillons, qu'on n'a pas pu ou voulu porter en « avant ; et, au lieu de les tenir réunis sur un seul « point, on les avait éparpillés. » C'était une faute, car des troupes de soutien importantes présentent cet avantage de donner du cœur à la première ligne, et si, celle-ci cède, l'adversaire se trouve

sous le feu des réserves, « qui ont pour elles
[illegible]ouble avantage d'être sur la défensive et d'être
[illegible]ctes; de là pour elles de nouvelles chances.»
[illegible]au contraire, si le général en chef ne con-
[illegible]ve pas de réserves, il laisse le succès au hasard.
[illegible]elles sont les réflexions de l'auteur anonyme
[illegible] la tactique prussienne et sur ses dangers. Il
[illegible]termine en déclarant que, dans la guerre de
[illegible]66, l'infanterie a toujours joué le principal rôle,
« ayant seule engagé, soutenu, achevé tous les
« combats », et, nous l'avons dit, il en donne pour
raison principale que les généraux prussiens, sor-
tant pour la plupart de l'infanterie, se servaient
plus volontiers de cette arme parce qu'ils la con-
naissaient mieux et s'y fiaient davantage. Ainsi
« l'infanterie s'élançait au pas de course, et quand,
« arrêtée en face, elle ne pouvait plus avancer,
« son impatience l'empêchait d'attendre le mo-
« ment favorable; elle s'étendait à droite et à gau-
« che, jusqu'à ce que le mouvement eût repris
« sur toute la ligne. Cela lui a presque toujours
« réussi; et sa supériorité lui permettait de plus
« grandes licences. » Il est certain que nous ne
nous attendions pas à entendre dire que, chez les
Prussiens, où l'on s'exerce constamment aux ma-
nœuvres, les généraux n'eussent pas une habitude
assez grande du maniement de l'artillerie et de la
cavalerie pour utiliser ces armes sur le champ de
bataille. C'est un aveu aussi imprévu que précieux.

L'auteur adresse cependant à l'artillerie le
reproche bien net de n'avoir pas préparé suffisam-
ment l'action de l'infanterie. Bien qu'importante
par le nombre, elle ne se serait déployée que
rarement et toujours en détail; son action aurait
été par suite morcelée et n'aurait pas été toujours

dirigée sur le point utile. Mais la Revue militaire prussienne relève et réfute ces attaques dirigées contre l'artillerie. Elles seraient des plus injustes, dit-elle, non que les reproches ne soient en partie fondés, mais parce que les fautes imputées à cette arme ont moins tenu aux hommes qui la dirigeaient qu'aux circonstances et à la mauvaise organisation de l'artillerie prussienne. L'article cité résume ainsi la question :

1° L'artillerie autrichienne à Sadowa occupait une position défensive excellente, en battait bien les abords, et connaissait très-bien les distances ;

2° Par contre, l'artillerie prussienne était arrêtée dans ses déploiements et dans sa marche par les obstacles du terrain ; puis, elle était dominée par les canons de l'ennemi ;

3° Ces derniers étaient au nombre de 778, dont 34 seulement unis ; on n'avait à leur opposer que 492 canons rayés sur 768 pièces, parce que la transformation du matériel prussien n'avait pas encore été effectuée complétement ; c'étaient donc 500 pièces rayées agissant contre 750, car les batteries lisses ne pouvaient lutter contre ces dernières ;

4° De plus, les canons nouveaux de 31 batteries n'étaient en usage que depuis six mois, si bien que les canonniers n'en connaissaient le maniement que fort imparfaitement;

5° Les généraux, ayant une grande confiance dans le tir de l'infanterie, permirent rarement à l'artillerie d'agir, surtout dans la 2e armée ;

6° Les chefs de l'armée prussienne ne s'étaient pas fait une idée bien exacte du rôle réel de l'artillerie de réserve dans les armées ; ils ne le comprirent qu'à la fin de la campagne ; et l'on vit ainsi cette artillerie, placée presque toujours, dans l'or-

dre de marche, à la queue de toutes les réserves, ne pouvoir s'avancer à temps sur le champ de bataille, où l'artillerie de division, avec ses dix-huit canons, dut rester ainsi seule aux prises avec toutes celles d'un corps d'armée autrichien ;

7° Enfin, l'organisation de l'artillerie prussienne serait tout à fait défectueuse, en paix comme en guerre. En paix, chaque compagnie n'a que quatre batteries attelées; elle doit donc, à la mobilisation, se renforcer de plus d'un tiers de chevaux, tandis que la cavalerie, objet de beaucoup plus de soins, est en quelque sorte toujours sur le pied de guerre. Pour cette dernière arme on a conclu, dit l'auteur, d'après l'expérience de la dernière guerre, à la formation d'escadrons de réserve pour le temps de paix, et il est regrettable que le même système ne soit pas jugé applicable au moins à l'artillerie à cheval. Les attelages y sont mauvais, et, ajoute l'article, quand se défera-t-on de la fausse idée que des chevaux tirés de la charrue peuvent utilement desservir l'artillerie actuelle, sous le spécieux prétexte qu'ils sont accoutumés au trait? Mêmes reproches, selon la Revue, peuvent s'appliquer à l'organisation de l'artillerie à pied ; les officiers et les sous-officiers y sont mal montés, et quant à de bons chevaux pour les conducteurs de pièces, on n'y pense même pas.

Cette révélation devient de plus en plus intéressante, car la Revue ajoute : « On ne s'avance « pas trop en soutenant que l'artillerie prussienne « ne possède pas les moyens de formation néces- « saires pendant la paix pour préparer le pied de « guerre. Elle est vraiment, sous ce rapport, traitée « d'une manière bien dure comparativement à la « cavalerie nationale, et surtout à l'artillerie des « aûtres armées..... Ainsi, en Autriche, où les fi-

« nances sont si pauvres ; en Bavière, dans cette
« Bavière si décriée sous ce même rapport, nous
« voyons tous les canons de l'artillerie de cam-
« pagne attelés sur le pied de paix, et les cadres
« en sont si richement pourvus qu'au moment de
« la mobilisation il y a aussi peu d'ébranlement
« dans cette arme que le permet sa nature. En
« France, c'est-à-dire chez nos adversaires les
« plus prochains et les plus probables, nous
« voyons même chose, et c'est vraiment une dif-
« férence fort avantageuse pour l'armée française,
« que nous n'ayons en paix que 700 canons at-
« telés, tandis qu'elle en compte environ 1,100.

« Une artillerie ainsi attelée peut seule offrir la
« garantie d'être prête en quelques semaines, dès
« que la mobilisation est décrétée, et il n'y a que
« chez nous que l'on ait à regretter l'inappli-
« cation de ce principe. Notez qu'il n'est ques-
« tion ici que de la position de l'artillerie de
« campagne, ayant des cadres de paix ; mais
« qu'attendre des batteries de réserve de cam-
« pagne, qui n'ayant même point de cadres, n'ont
« de prêt que le matériel ? »

Un autre inconvénient du système de formation d'artillerie au moment de la guerre, c'est que les sous-officiers sont répartis dans les fractions anciennes et nouvelles, et que le chef de batterie n'en a plus qu'un petit nombre sous ses ordres. Enfin l'auteur, après avoir résumé toutes ces causes d'infériorité pour l'artillerie prussienne, demande qu'on y mette ordre, car, dit-il, « cette arme sera
« l'instrument principal des combats dans l'ave-
« nir ; et l'on peut dire que si, dans les guerres
« futures, Dreyse aura à lutter avec énergie contre
« Chassepot, le degré plus élevé de puissance, au-
« quel une tactique habile aura porté le feu de

« l'artillerie, contribuera aussi, d'une manière es-
« sentielle et non moins efficace, à décider de la
« victoire. »

Cette conclusion nous ramène naturellement, pour terminer, à la brochure anonyme, car la même pensée s'y retrouve. En effet, dit-elle avec raison : « si un commandant en chef oblige son infanterie « à se battre seule, il ne sait pas se servir des « instruments qu'il a dans les mains. En 1866, « grâce au fusil à aiguille, on s'est moins aperçu « des négligences commises au point de vue de « l'action commune des trois armes ; mais, à l'ave- « nir, cette chance n'existerait plus. Il faut dès « lors nous demander quel élément pourra de « nouveau nous assurer la prépondérance. »

Cet élément, l'auteur le recherche, et il passe successivement en revue plusieurs moyens proposés jusqu'ici pour obtenir cette supériorité dans l'avenir, à savoir : l'attaque à la baïonnette, les mitrailleuses, la défensive ; et, à ce dernier propos, il s'exprime ainsi, en faisant une allusion fort transparente à une guerre possible avec la France : « on a fait une proposition très-sage pour la pro- « chaine guerre que nous aurons, c'est de nous « tenir d'abord sur la défensive la plus stricte, et « de laisser les colonnes ennemies arriver au pas « de course au-devant de nos balles. Si nos adver- « saires nous font ce plaisir, leur affaire est faite. « Mais ils y regarderont peut-être à deux fois, et ils « maîtriseront sans doute leur ardeur naturelle. »

L'auteur rejette donc ces divers moyens, et il déclare enfin que « dans la prochaine guerre, à celui-là « reviendra une prépondérance assurée, qui saura « faire le meilleur emploi de son artillerie. »

Nous en resterons à ce dernier mot, le reste de la brochure étant consacré à une critique fort curieuse d'ailleurs du rôle de l'artillerie, de la cavalerie et des pionniers dans la campagne. Mais cette critique excéderait les bornes du sujet que nous nous sommes proposé. Nous n'en déduirons qu'une vérité qu'on ne saurait assez répéter, c'est que les différentes armes doivent absolument se prêter un mutuel concours, et donner respectivement tout ce dont elles sont capables pour produire les meilleurs résultats d'ensemble; qu'il est indispensable, par conséquent, de les habituer, comme on le fait d'ailleurs dans nos camps, à manœuvrer de concert, pour arriver au but commun.

En résumé, qu'y a-t-il de nouveau, au point de vue de la tactique, dans cette fameuse campagne de 1866? Il nous serait fort difficile de le dire avec netteté, et nous ne pouvons sortir d'embarras qu'en invitant chacun à rechercher lui-même les conclusions des faits de la campagne, et des théories émises par les écrivains allemands. Il est cependant certains principes qui demeurent et qui ont été exposés déjà dans les petites brochures envoyées aux divers corps. Ces principes, dont plus que jamais on doit recommander l'observation, sont : l'emploi plus fréquent des tirailleurs et de colonnes d'attaque moins profondes; les soins à donner au tir individuel, et l'utilisation des obstacles du terrain; la modération dans l'élan, toutes les fois que le feu de l'ennemi en position n'a pas été suffisamment éteint; enfin, ainsi que l'indique l'auteur anonyme, l'emploi judicieux de l'artillerie; mais surtout, et plus que jamais, une heureuse combinaison des trois armes.



